

Critique de *L'Insomnie des murènes* par Not for tourists

Par Elen Publié le : 7 mars 2011



19h, et le soleil se couche doucement – c'est l'heure où sortent les murènes, à La Loge, dans un spectaculaire déploiement d'angoisses fantasmées, de bizarreries en mouvement, sur fonds d'insomnie.

Lorsque la nuit théâtrale se lève un peu, une fille est face à un voile semi-opaque, infranchissable. Derrière, on devine, on hallucine avec elle des ombres et des lumières, des formes à la fois belles et monstrueuses, cadavres exquis visuels ou condensations freudiennes. Les mouvements sont lents et fluides, et puis le ballet des horreurs est féérique, alors l'instinct réaliste s'endort en nous, comme en elle.

La perte de repères est progressive et, doucement, les visions débordent leur mouvante clôture et se font de plus en plus matérielles, charnelles même. Quatre femmes glissent les unes autour des autres, se confondent, forment des couples calqués, se déprennent. Quatre corps dénudés, étrangement offerts aux regards – mais sans visages. C'est lorsqu'ils sont transfigurés en méduses légères que leur beauté abonde, déborde. Un érotisme païen qui flirte toujours avec la cruauté infiltre les scénettes qui se succèdent.

Pendant de longs moments, il est difficile d'identifier l'insomniaque, encerclée par ses visions, incorporée à leur matière même. Mais toujours, elle reconquiert son identité : elle ne veut plus jouer avec les fantômes cruels, elle les repousse derrière le voile. Les étapes d'une patiente lutte contre la divagation se dégagent de la lente et absurde parade des chimères. Dans le désordre: rallumer la lumière, reprendre sa lecture, reprendre son souffle, changer de position, rattraper l'écheveau de ses pensées en s'accrochant à quelques mots, dérisoires, murmurés : une robe perdue, un inconnu.

Bergson a écrit dans *La Conscience et La Vie* que la conscience est liberté, libération du poids du passé et mouvement possible vers l'avenir. L'expérience de l'insomnie invalide en partie son optimisme : la conscience est alors l'instrument d'une plongée dans le pur présent, un présent paralysé et malade. Et l'insomniaque de chuter dans une boucle infinie et aliénante, réduit à la conscience de sa conscience, qui lui apparaît comme un tiers : intrusive, étrangère. Cette vaine lutte de l'insomniaque contre lui-même est particulièrement bien retranscrite par le metteur en scène, Laurent Bazin. Il lui fait prendre des accents tantôt romantiques, tantôt existentiels, tantôt burlesques, sans dramatisation outrée. Le jeu autour du voile/prison/cloture/porte est particulièrement habile.

Sa traduction de l'insomnie est finalement plus étrange qu'angoissante, plus enjouée que destructrice, plus sensuelle que suffocante. Tout cela manque un peu de violence et je n'y retrouve pas les saccades incohérentes de mes propres insomnies. Mais qu'importe, j'ai été happée par la beauté lente et gracieuse de cette création inclassable, performance soignée au bord de l'improvisation. L'économie de moyens rend la justesse des procédés et de leurs effets plus évidente encore : quatre superbes danseuses-comédiennes, des lumières vivantes qui construisent le mystère, des fabrications sonores variées et envoutantes, des objets qui ne sont pas des accessoires.

Autant d'arguments pour aller se plonger dans *L'Insomnie des Murènes* à La Loge, au plus vite.